

LA MAISON DES QUATRE-VENTS

par Annie Pissard

« *Le roman où je n'ai rien inventé, où je n'ai fait que me souvenir* », écrit Colette Vivier. Annie Pissard nous propose la relecture d'un texte qui met en scène simplement une leçon de liberté.

« *Qu'est-ce que tu fais Michel ? demanda Madame Sellier en entrant dans la salle à manger, son torchon à la main. Comment encore en train de jouer ?* »

Ainsi commence *La Maison des Quatre-Vents*, par une phrase d'écrivain qui sait plonger droit dans le quotidien des enfants. Une phrase simple qui dit la subtile méfiance des adultes envers les enfants et signale l'âge du héros : 12 ans celui où les adultes vous trouvent toujours selon leur intérêt du moment trop bébé ou trop sérieux. On aura reconnu un dialogue de Colette Vivier. D'ailleurs *La Maison des Quatre-Vents* est un long dialogue, celui d'une famille, d'une montée d'escaliers et d'une ville qui est Paris. Quelques récits courts - ceux des expéditions du petit porteur de valises, alternent avec les dialogues et la tension, le fil dramatique est porté aussi bien par les uns que par les autres. C'est cela le petit théâtre de Colette Vivier, savoir faire vivre une montée d'escalier, avec les histoires de paliers. Portraits des Untels et des Machins, rendez-vous d'enfants assis sur les marches, allées et venues épiées en grand mystère. Un escalier, un appartement, la bande d'enfants qui vient avec, ça suffit pour mettre en scène l'important : comment dire aux enfants « ce

qui est bien ce qui est mal » selon la formule commode de Maiakovski. Chaque fois qu'on frappe à la porte, c'est l'occasion d'une petite mise en scène comme dans le bel épisode à rebondissements du soir de Noël, qui marquera pour Michel une première compréhension un peu confuse de l'Occupation. De plus en plus précisément les adultes lui diront ce qu'il doit faire (sa mère, les gens inconnus qu'il rencontre en transmettant des messages) et qu'il ne comprend pas toujours, jusqu'à ce qu'il rencontre une image d'adulte qu'il reconnaît et choisit lui-même comme modèle, le résistant Daniel. Car, c'est cela dit Colette Vivier qui marque la fin de l'enfance de chacun de nous (éventuellement l'absence de fin) la rencontre d'un adulte acceptable.

L'édition actuellement sur le marché (depuis 65) contient de nombreuses corrections par rapport au texte de 47. « *L'année dernière* » devient « *il y a deux ans* », le tilleul devient du viandox etc... multiples petites corrections dont on ne comprend pas le sens. Par ailleurs « *conasse* » et « *salaud* » disparaissent ainsi que « *Boche* » remplacé par « *allemand* », « *ennemi* » « *fritz* » et même « *type* ». Une préface a été ajoutée qui explique les tickets de rationnement et les collabora-

teurs. Etait-ce utile ? Quel besoin de pédagogiser un auteur qui sait si bien s'adresser directement aux enfants, leur expliquer les privations de nourriture et imaginer avec eux trois éclairs au chocolat mangés d'un coup quand il faut faire un effort pour en retrouver le goût « *tu enfonçais tes dents et pff la crème dégoulinait sur ton costume...* » (Il vous faut une préface ?).

« *Il ne faut plus jamais que ce soit la guerre* » y lit-on encore, mais les héros de l'histoire savent que leur copain peut être arrêté « *parce qu'il paraît que c'est défendu d'être juif* » et qu'on « *l'enverra à Drancy, puis en Allemagne... Maman dit qu'on vous*

met dans des camps et qu'on peut vous faire mourir... »

On voit bien que *La Maison des Quatre-Vents* n'est pas « l'aventure mouvementée d'une bande de gamins sous l'Occupation » (là c'est la quatrième de couverture, qu'on a confondue sans doute avec celle d'un autre titre). Une relecture aujourd'hui - où l'on croit savoir tout dire aux enfants - laisse pantois devant tant de modernité et de simplicité pour expliquer une chose à la fois simple et difficile : dans un pays occupé chacun est libre mais aussi a le devoir de choisir son camp. ■



La Maison des Quatre-Vents, ill. H. Crespi, Ed. Hier et Aujourd'hui, 1946